

■ LA REDÉCOUVERTE D'UN FILM DISPARU

RUE DES CASCADES

Un film de Maurice Delbez

France - 1963 - 92' - noir et blanc - dès 9 ans

Restauration et numérisation 4K à l'initiative de SND, avec le soutien du CNC et la participation de la Mairie de Paris et du Forum des images, complété par un crowdfunding collecté par Celluloïd Angels.



Belleville, 1963. Alain, petit garçon d'une dizaine d'années, vit seul avec sa mère, qui tient un petit café-épicerie rue des Cascades. L'arrivée de Vincent, l'amant noir de sa mère, vient bouleverser son existence. Autant par racisme ordinaire que par jalousie, l'enfant commence par rejeter le nouveau venu...

En adaptant le roman de Robert Sabatier *Alain et le Nègre* (Editions Albin Michel), Maurice Delbez signe un film étonnant.

Rue des Cascades restitue avec justesse et tendresse le petit monde qui évolue dans le quartier populaire de Belleville

et nous fait revivre l'atmosphère si particulière de ce coin de Paris qui ressemblait alors à un village. On suit les aventures pleines de vivacité de ces gamins de la butte dans un quartier en pleine mutation, entre habitations ouvrières et nouvelles tours.

Il aborde frontalement la question du racisme, dans une France encore aux prises avec les mouvements de décolonisation. A travers la passion d'une femme blanche pour un homme noir, le cinéaste propose un émouvant plaidoyer en faveur de la liberté d'aimer. Le désir féminin est l'un des thèmes centraux de ce film qui n'hésite pas à donner la parole aux femmes. Madeleine Robinson compose avec délicatesse le portrait d'une femme vieillissante qui lutte pour vivre son dernier amour dans une société intolérante et hypocrite.

Le cinéaste paiera cher cette audace : sans accès aux salles, lâché par son distributeur quelques jours avant sa sortie, le film est enterré au bout d'une semaine d'exploitation, et laisse son réalisateur ruiné. Son retour sur les écrans permet enfin à ce film ignoré d'être estimé à sa juste valeur : celle d'une oeuvre pionnière et engagée.



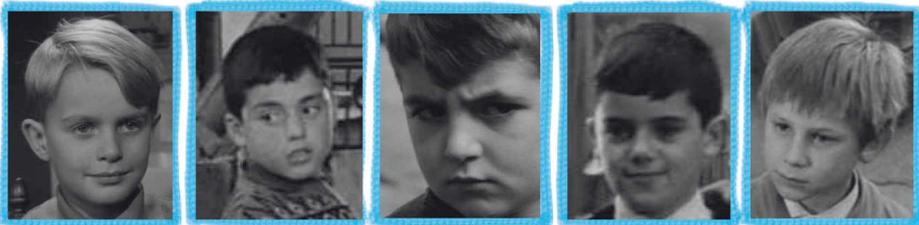
RUE DES CASCADES ©1963 SND (groupe M6) Photo Jean Falloux

DES GOSSÉS DE LA BUTTE

Rue des Cascades s'organise autour d'une bande de copains. Alain et ses camarades, sitôt l'école terminée, rejoignent la rue pour faire les quatre cents coups. Amoureux transis et piétons distraits sont les victimes parfaites pour leurs blagues tandis que les étals des marchands font leur régal !

Relie leur nom à leur photo :

Daniel Jacquinot	Roland Demongeot	Erick Barukh	Serge Srouf	Dominique Lartigue
ALAIN	GRAND JACK	CAPDEVERRE	LOULOU	BERNARD
👉	👉	👉	👉	👉
👉	👉	👉	👉	👉



Belleville et Ménilmontant comme terrain de jeu

Ils connaissent Belleville comme leur poche, et Ménilmontant n'a pas de secret pour eux. A travers la vie quotidienne de ces gamins, Maurice Delbez filme un **Paris en plein bouleversement**, où logements ouvriers côtoient barres d'immeubles flambant neufs.

La vue depuis la Butte Bergeyre, le terrain d'Alain, rend bien compte de la **diversité architecturale** parisienne : on distingue en effet à l'arrière-plan le Paris historique (le Sacré-Coeur), le Paris populaire et ouvrier (les toits des maisons, assez basses), et, dans le coin à droite, un immeuble plus moderne.

Belleville, immortalisé par Delbez, est bien loin des clichés du Paris haussmannien : le réalisateur filme un Paris populaire qui a encore quelque chose de la campagne, avec ses pavés inégaux et ses herbes folles. Mais déjà surgissent les tours de Couronnes, que l'imagination des enfants saura transformer en jungle sauvage.



Des titis parisiens

Au moment du tournage, aucun des enfants n'avait jamais joué dans un film. Après un long casting, Maurice Delbez a créé un joyeux groupe de petits gamins bien parisiens : de vrais titis !

Cette expression apparaît au XIXe siècle. Les titis étaient les commis ouvriers des faubourgs. Par extension, le mot désigne des enfants typiquement parisiens. Ils sont caractérisés par leur vivacité, leur sens de la repartie, leur débrouillardise.

Le personnage le plus célèbre de titi dans la littérature n'est autre que Gavroche. Victor Hugo, s'inspirant de l'un des personnages figurant sur le tableau d'Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple* (1830), imagine ce petit bonhomme attachant, figure inoubliable des *Misérables* (1862). Dans le roman, Gavroche est le fils des Thénardier, les aubergistes cruels qui avaient réduit Cosette à la servitude. Abandonné par ses parents, Gavroche survit comme il peut dans les rues de Paris, s'acquinant parfois avec des voyous.

Mais ses misères ont rendu le gamin imaginatif, et la faim a affûté son sens de l'humour. Il mêle en lui la boue de la rue et la pureté de l'enfance, la ruse des bas-fonds et la bonté des démunis. Les gamins de *Rue des Cascades* ne sont pas dans cet état de dénuement. Mais, de leur ancêtre, ils ont gardé la malice et la joie de vivre, le sens de la blague et le désir de s'amuser.



Des gamins à la langue bien pendue !

Autre point commun entre Gavroche et les gosses de la Butte : **le sens du langage**. Gavroche parle un argot typiquement parisien auquel Victor Hugo consacre un chapitre entier. Alain et ses amis ont un langage bien à eux qui ne s'embarrasse pas des bonnes manières. Toutefois, **l'argot** est chez Hugo la langue de la misère. Rien de tout cela dans *Rue des Cascades*, où la langue des enfants est l'expression imagée d'un quotidien.

Relie les mots d'argot à leur signification en langage quotidien !

Charrier 🟢	🟢 Elle est complètement folle
Un kawa 🟢	🟢 Je suis parti rapidement
C'est du billard ! 🟢	🟢 Ne compte pas là-dessus !
Tu vas drôlement te faire déroutier ! 🟢	🟢 Se moquer
J'en ai qu'dalle ! 🟢	🟢 Une voiture
Elle est maboule celle-là ! 🟢	🟢 C'est extrêmement agréable
Un bourrin 🟢	🟢 Un cheval
Une bagnole 🟢	🟢 Le médecin
Je me suis taillé ! 🟢	🟢 Je n'en ai pas
Le toubib 🟢	🟢 Tu vas te faire gronder très fort
Bah L'pot, hé ! 🟢	🟢 Un café

■ DES ENFANTS DES ANNÉES 1960

On commence, au début des années 1960, à identifier un nouvel âge de la population, entre enfants et adultes. Les « jeunes » deviennent la grande cible de la **culture populaire** : magazines, émissions radiophoniques, films destinés à ce public fleurissent. Il faut dire que les moins de 20 ans représentent alors **25,5%** de la population française.

Musique des années 1960

Johnny Halliday et Alain. Munis de leurs radios portatives, les jeunes gens peuvent écouter une musique différente de celle de leurs parents. C'est le début des **années yé-yé**, dont témoigne aussi le film. Dans la chambre d'Alain, des photographies de chanteurs ornent les murs. On reconnaît **Johnny Halliday**, alors tout jeune homme.

Le nom du chanteur revient dans une conversation plus sombre entre Hélène et Lucienne, où il est cité comme le modèle du chanteur qu'écourent les « jeunes ».

La participation de Henri Salvador. Une chanson composée par **Henri Salvador** est chantée par Vincent. Musicien de jazz, il avait accédé à la célébrité comme interprète grâce à l'émission de variétés des Carpentier. **Henri Salvador** y interprétait des chansons humoristiques.

Cinéma des années 1960

Au début du film, Bosquet accueille Alain d'un « **Salut la Nouvelle Vague** », terme utilisé aussi pour désigner la **nouvelle génération de cinéastes** qui émerge à la fin des années 1950. Délaissant les systèmes traditionnels de financement, ils réalisent des films avec peu d'argent.

Les dernières technologies permettent aux cinéastes de **capturer la réalité des villes** : caméra plus légères, développement des techniques de prise de son... Ils multiplient les **innovations**, aussi bien dans les histoires racontées que dans le langage cinématographique. Une **nouvelle génération d'acteurs** occupe le devant de la scène : Jean-Paul Belmondo, Jean-Pierre Léaud, Anna Karina ou encore Bernadette Lafont...

Rue des Cascades évoque un autre film très célèbre de l'époque : **Les 400 coups**, de François Truffaut. Il nous fait suivre les errances d'un enfant délaissé par sa mère, rêveur et gouaillieur. Les points communs entre *Les 400 coups* et *Rue des Cascades* sont évidents : **l'action se situe à Paris** (même si le film de Truffaut se déroule plutôt vers la Place de Clichy).

Les deux films posent un **regard plein de tendresse** sur ces personnages un peu fanfarons, confrontés à la dureté du monde des adultes. Au début des *400 coups*, Antoine et un ami admirent les photographies placées devant un cinéma et restent fascinés par la beauté de Harriet Anderson, la Monika du film d'Ingmar Bergman. Dans *Rue des Cascades*, les gamins sont en extase devant les jambes d'Anita Ekberg, qu'on reconnaît sur l'affiche de *la Dolce vita* de Federico Fellini (1960).



AUTOUR DU FILM

La ressortie de Rue des Cascades, c'est aussi :

- Une exposition de photographies (10-15 cadres), prises au moment du tournage par Jean Falloux avec un retour sur les mutations du quartier de Belleville, à disposition des cinémas et médiathèques.
- Une série de promenades guidées en septembre 2018, sur les traces des gamins de la butte, dans le Belleville des années 50 qui revit sous nos yeux. (par le conférencier Patrick Bezzolato, en partenariat avec l'association Trajectoires).
- Un dossier pédagogique (130 p.) téléchargeable sur www.malavidafilms.com où vous retrouverez également toutes les infos sur la sortie du film et sur son accompagnement (débat, animations, etc...).

■ L'HISTOIRE DE RUE DES CASCADES : UN FILM TROP AUDACIEUX POUR SON ÉPOQUE

Né en 1922 à Bezons, Maurice Delbez a passé son **enfance dans un bistrot**. Durant la guerre, il devient résistant et se bat dans le Maquis. Après de premières tentatives dans le théâtre, le cinéophile rejoint le tout jeune **IDHEC** (l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques) qui avait ouvert ses portes en 1943. Il commence sa carrière comme **assistant réalisateur**, puis se lance dans la réalisation. Il remporte un grand succès avec une comédie intitulée *À pied, à cheval et en voiture* en 1957.

Rue des Cascades est une **adaptation très fidèle d'Alain et le Nègre** de Robert Sabatier (1957). Maurice Delbez affirme avoir d'emblée été attiré par ce livre, où il retrouvait tout ce qu'il aimait : « Le Paris populaire et l'atmosphère d'une buvette de quartier, un problème humain : la crainte de la solitude qui attend une femme vieillissante et surtout un grand combat à mener, celui du racisme ordinaire. » Le cinéaste ne s'autorise que deux grands changements dans l'histoire :

L'époque : le roman de Robert Sabatier se déroule dans les **années 1930**, tandis que le film est ancré dans les années 1960. Quelques différences sont donc perceptibles : un épisode du roman raconte comment Alain et ses copains, payés par un inconnu, déposent des tracts fascistes dans les immeubles. Cet événement fait écho à la **montée des nationalismes et du fascisme dans les années 1930**. Un tel événement ne trouve pas sa place dans les années 1960. Par contre, la question de la décolonisation est bien mise en valeur dans le film, puisque le sujet est alors d'une actualité brûlante.

Le lieu : l'action d'*Alain et le Nègre* est située à **Montmartre** ; Maurice Delbez la déplace vers **Belleville**. Ce choix s'explique pour une **raison pratique**. En trente ans, Montmartre aurait, selon le cinéaste, énormément changé. Le quartier était populaire quand Robert Sabatier était enfant, mais serait devenu bien trop touristique et bourgeois dans les années 1960.

Si le tournage reste un moment de bonheur, avec une équipe dévouée et des acteurs extrêmement investis, la sortie du film est un calvaire. Maurice Delbez est victime des préjugés de son temps : son distributeur l'abandonne au milieu du tournage, craignant les réactions négatives des exploitants face à l'histoire d'un couple mixte. Maurice Delbez s'endette pour finir son film, que personne ne veut sortir.

Finalement, la Columbia achète *Rue des Cascades* et rebaptise le film *Un gosse de la butte*. Cet achat est motivé par des raisons de quota, et la **major** ne s'intéresse pas du tout à la carrière du film, qui sort subrepticement dans les salles avant de disparaître, laissant son metteur en scène ruiné.

Cinquante ans plus tard, à l'occasion de la restauration du film, Maurice Delbez a pu retrouver ses petits acteurs devenus grands. Tous ont gardé un souvenir très fort du tournage de ce film, et se réjouissent d'une ressortie sur les écrans, qui est une vraie renaissance et nous offre une étonnante redécouverte...



¹ Maurice Delbez, Histoire de la fin d'un rêve, «extrait des abattues», p.100

■ UN COUPLE AMOUREUX FACE AU RACISME

L'action de *Rue des Cascades* se situe peu de temps après la **décolonisation**. Ce contexte encore brûlant affleure à plusieurs reprises dans le film, en particulier à travers les discussions des personnages.

Maurice Delbez fait preuve d'audace en représentant ce couple mixte : une telle représentation était en effet rare dans le cinéma de l'époque, où on préférerait grimer les acteurs plutôt que de créer un réel couple mixte. Les autres personnages du film, en particulier les personnages masculins, jugent souvent avec dureté cette relation amoureuse : Bosquet exprime son dégoût à de multiples reprises, et multiplie les « plaisanteries » racistes.

Pour Hélène, la couleur de la peau de Vincent n'est jamais posée comme une difficulté pour l'aimer, même si la haine dont les gens feront montre à la mort de Lucienne la décourage de persister dans son amour. Elle tremble surtout à l'idée de se voir trop vieille pour vivre une passion. Maurice Delbez fait le portrait d'un Vincent extrêmement sportif, boxeur et danseur. C'est un corps athlétique et plein de vie, qui contraste avec la lassitude d'Hélène.

Cette question de l'âge est intimement liée à celle de la beauté. La beauté de Vincent est filmée comme une évidence. Maurice Delbez n'hésite pas non plus à faire des gros plans sur le visage de Madeleine Robinson, où se laisse entrevoir quelques rides. Les miroirs sont utilisés par le cinéaste pour confronter Hélène à son vieillissement, face à la jeunesse intacte de son amant. Entre une Madame Tournier qui fait de l'amour une « histoire de gosse » et Lucienne qui l'associe à la jeunesse, Hélène se trouve placée face à un choix : renoncer à son amour, c'est décider de rentrer de plain-pied dans l'âge mûr. Cette vision extrêmement dure de la vieillesse nimbe le film d'une **profonde mélancolie**.



Serge Nubret (1938 - 2010)

Serge Nubret, né en 1938 en Guadeloupe, fut surtout connu comme culturiste. En 1976, il est élu M. Univers à Londres, après s'être retrouvé en compétition face à Arnold Schwarzenegger pour le titre de Mr. Olympia en 1975. Il est également fondateur de la WABBA (*World Amateur Body Building Association*) en 1976. Sa carrière de bodybuilder a duré près de 25 ans.

Parallèlement, il est apparu dans une vingtaine de films, dont *César et Rosalie* de Claude Sautet (1972) et *Le Professionnel* de Georges Lautner (1981) aux côtés de Jean-Paul Belmondo. Avec

Rue des Cascades, il trouve sans doute son plus beau rôle au cinéma.

■ Madeleine Robinson (1917 - 2004)

Née en 1917, **Madeleine Robinson** grandit dans une famille extrêmement modeste. Elle commence très tôt à travailler, avant de rejoindre le Théâtre de l'Atelier en auditrice libre. Elle obtient son premier rôle au cinéma dans *Tartarin de Tarascon*, réalisé par Raymond Bernard en 1934. Elle alterne par la suite le tournage de longs-métrages et les pièces de théâtre.

Parmi ses plus grands succès au cinéma, on compte notamment *Douce* de Claude Autant-Lara (1943), *Une si jolie petite plage* d'Yves Allégret (1948) et surtout *Lumière d'été* de Jean Grémillon (1943), film qui avait ébloui Maurice Delbez à sa sortie.

Après avoir pensé à Simone Signoret pour jouer Hélène, Maurice Delbez propose le rôle à Madeleine Robinson et n'aura de cesse, des années après la sortie du film, d'évoquer l'engagement et la générosité de cette actrice.



■ ALAIN ET VINCENT : L'HISTOIRE D'UNE RENCONTRE



Au début du film, Alain se méfie de Vincent. Il considère l'amant de sa mère comme un intrus, qui lui dérobe son affection. Il est jaloux de ce dernier, ce qui alimente son racisme. L'enfant apprend toutefois à connaître Vincent et à s'en faire un ami. C'est surtout par l'humour que Vincent gagne l'amitié d'Alain. Dans toutes les scènes que partagent Vincent et Alain, **l'adulte tente d'amuser l'enfant**. Vincent fait de tout une source d'amusement : ses doigts deviennent un insecte étrange, il utilise un croissant comme un cor de chasse ou une moustache. Il cherche en permanence la connivence avec Alain. Surtout, Vincent, sans doute habitué à être

confronté au racisme, fait de sa couleur de peau un sujet d'humour, ce qui **désamorce les attaques racistes**. Ainsi, quand Alain lui sert son café, il s'exclame : « Du bon kawa tout noir. Tout noir comme moi ! » Vincent transforme le quotidien en une merveilleuse aventure. Il devient aux yeux d'Alain une sorte de Tarzan, « l'homme le plus fort du monde », qui peut arrêter une voiture à mains nues, se battre, danser... Vincent fascine Alain par sa force et sa générosité. Un moment de bonheur partagé scelle l'amitié de la petite bande avec Vincent : la séquence de la **chasse aux éléphants**.

Grâce à Vincent, **merveilleux conteur**, ce bout de Paris en pleine urbanisation se transforme en jungle, peuplé d'animaux fascinants et dangereux. Les grues deviennent des girafes, les empreintes des bulldozers marquent la piste des éléphants. Peu à peu, l'imagination conquiert le réel et se substitue au quotidien. Dans cette **joyeuse fantasmagorie**, c'est tout le pouvoir de l'image et de la parole qui est convoqué par Maurice Delbez. A la fin du film, Alain reprend l'un de ses amis, qui qualifie Vincent de « nègre » et emploie plutôt le terme « homme de couleur ». Il a appris à aimer et à accepter Vincent, vainquant ainsi ses préjugés.



■ LE MOT NEGRE : UN TERME AUX CONNOTATIONS MULTIPLES

Un mot est employé par presque tous les personnages du film pour désigner Vincent : le « nègre ».

L'usage de ce mot a **énormément évolué** au cours du XXe siècle. A l'origine, il dérive de l'adjectif latin **niger**, qui signifie « noir ». L'expression est utilisée **en France au XVIIIe siècle** pour désigner les peuples originaires d'Afrique. Cette période marque en effet l'apogée du **commerce triangulaire** en France : des hommes, des femmes et des enfants originaires d'Afrique sont arrachés à leur pays, puis vendus comme esclaves en Amérique. Les bateaux repartent vers l'Europe chargés de denrées rares et précieuses. Le terme n'est alors pas nécessairement péjoratif. Dans *Candide ou l'optimisme*, Voltaire met en scène une discussion entre le personnage éponyme et le nègre de Surinam. Cette désignation n'est ici pas raciste. Au contraire, ce texte est un **plaidoyer pour la tolérance**, où est sévèrement critiqué le traitement infligé aux esclaves. Le personnage décrit les différentes punitions dont on menace les esclaves, et lance une réplique cinglante devenue célèbre : « **C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.** »

Par la suite, la connotation du terme « nègre » est devenue **péjorative**. Au XIXe siècle, des auteurs comme Victor Hugo lui préférèrent le mot « noir », considéré comme plus neutre. Toutefois, au début du XXe siècle, le mot, très courant, n'a pas forcément une portée agressive. Ainsi, la désignation d'art-nègre, employée pour qualifier l'art africain admiré par André Breton ou Pablo Picasso, n'est en rien insultante. Mais dans la bouche du personnage de Bosquet, on sent tout le mépris et toute la haine rattachée à ce mot. Les penseurs de la négritude, comme Césaire ou Senghor, se sont réappropriés ce terme. En faisant de l'insulte une revendication, ils transforment l'attaque dirigée contre eux en une arme, et proclament une dignité dont leur peuple a souvent été privé par le regard des colonisateurs. Aujourd'hui, on rejette massivement le mot « nègre » pour lui préférer simplement celui de « noir » ou son dérivé anglo-saxon « **black** ». Mais ce dernier terme, emprunté à la culture anglo-saxonne, peut aussi être vu aujourd'hui comme l'expression d'une nouvelle forme de racisme...